

OUAGADOUGOU, ÉLÉMENTS D'INTERROGATIONS SUR L'IDENTITÉ D'UNE ARCHITECTURE RÉSIDENIELLE POSTCOLONIALE OUVERTE

Noël SANOU

Université Joseph Ki-Zerbo

korossah@yahoo.fr

&

Mafati Gisèle HÉMA

Université Joseph Ki-Zerbo

hemamafati@yahoo.fr

Résumé : Dans le sillage du renouvellement de perspective pour l'étude de la ville africaine comme un discours reposant d'une part, sur une syntaxe narrative et visuelle, qui raconte une quête de valeurs à travers une organisation figurative, et d'autre part, les rapports axiologiques des sujets sociaux réels à la dynamique de l'évolution de leur espace résidentiel (Mafati Gisèle Héma, 2024-2025)¹, cet article explore les éléments d'interrogations sur l'identité d'une architecture d'habitation postcoloniale ouverte qui parcourt la littérature sur la ville de Ouagadougou dès les premiers témoignages sur son urbanité. La thèse commune depuis les récits d'explorateurs et les relations de l'occupation coloniale de la cité est celle d'un village, une bourgade ayant statut de capitale impériale. Ainsi, l'identité de la ville de Ouagadougou est celle de l'hybridation architecturale, du passage d'une non-urbanisation précoloniale du village à une urbanité en hétérogénéité identitaire par-delà les politiques publiques d'urbanisation

Mots-clés : architecture, discours, Ouagadougou, identité, urbanisation, hybridation

OUAGADOUGOU, ELEMENTS FOR QUESTIONING THE IDENTITY OF AN OPEN POSTCOLONIAL RESIDENTIAL ARCHITECTURE

Abstract: In the wake of the renewed perspective for the study of the African city as a discourse based, on the one hand, on a narrative and visual syntax, which narrates a quest for values through figurative organisation and, on the other hand, the axiological relationships of real social subjects to the dynamics of the evolution of their residential space (Mafati Gisèle Héma, 2024-2025), this article explores the elements of interrogation on the identity of an open postcolonial residential architecture that runs through the literature on the city of Ouagadougou from the first accounts of its urbanity. The common thesis since the explorers' accounts and the relations of the colonial occupation of the city is that of a village, a town with the status of an imperial capital. Thus, the identity of the city of Ouagadougou is that of architectural hybridisation, of the transition from the pre-colonial non-urbanisation of the village to an urbanity with a heterogeneous identity that transcends public urbanisation policies.

Keywords: architecture, discourse, Ouagadougou, identity, urbanisation, hybridisation

Introduction

¹ Mafati Gisèle Héma, *Textualisation et visée socio-référentielle du discours de l'architecture résidentielle de la ville de Ouagadougou*, thèse de doctorat, Université Joseph Ki-Zerbo, 2024-2025.

L'étude sur la société africaine, dans le cadre du passage de la spéculation philosophique à l'examen du fait, s'est appuyée sur des objets matériels qui constituent aujourd'hui des lieux communs des études africaines. Il s'agit notamment du masque, des textes sacrés, de la religion, de l'organisation sociale, des coutumes (Leo Frobenius, 1898 ; Claude Lévi-Strauss, 1967 ; Guy le Moal, 1980). Si la mission Dakar-Djibouti s'est proposé de découvrir à partir du terroir dogon le masque qu'elle rencontre fortuitement à la suite de son exhibition après le décès d'un chasseur, c'est à travers des monographies de l'époque coloniale que nous découvrons les premiers travaux scientifiques sur la « ville de Ouagadougou » comme agglomération et comme capitale de royaume dont les travaux de Dim Delobsom Ouédraogo demeurent des illustrations pionnières. Nous découvrons sous la plume de l'ethnologue, la ville de Ouagadougou dans « Le Mogho-Naba et sa cour » (Ouédraogo, 1928 : 386–421), *L'empire du Mogho-Naba, coutumes des Mossi de Haute-Volta* (Ouédraogo, 1932), « Les conditions d'existence de la région de Ouagadougou avant et après l'arrivée des français » (Ouédraogo, 1934, inédit). Dans les faits, l'identification de la société africaine entrait dans un paradigme englobant, celui du positivisme, qui postulait le statut primitif d'une pensée théologique n'ayant pas accédé au stade philosophique ou esthétique et encore moins au stade positif ou scientifique. C'est le paradigme dominant les discours sur la production symbolique depuis *Les secrets des sorciers noirs* (Ouédraogo, 1934). *Masques dogons* (Marcel Griaule, 1938) entre la théorie de la magie et la théorie de la religion.

Les premiers travaux sur les villes africaines ont lieu sous la plume des historiens qui nous font découvrir l'antiquité des villes comme Méroé et le faste des capitales d'empire comme Koumbi Saleh qui ont en commun un statut de vestiges archéologiques, de ruines intéressant l'investigation historique. Une riche urbanisation avant la période coloniale est mise au jour par les historiens contemporains à travers une variété de villes à partir de leurs vestiges ou de leurs ruines, ou en s'appuyant sur des récits précoloniaux (John Igué, 2008). Sous la plume de l'ethnologie, le vocable courant est celui de « village » et « d'habitat traditionnel ». Sous ce rapport, l'historicité, l'aptitude au changement, a été évacuée de l'étude du fait social urbanistique. Ouagadougou, en dépit de son statut de capitale d'un royaume est « un village traditionnel » servant de capitale à un royaume traditionnel, dans la littérature ethnographique (Binger, 1892 ; Dim Delobsom Ouédraogo, 1934). La ville africaine n'est véritablement l'objet de travaux sur son art architectural et son aménagement que dans le cadre des travaux sur la « ville moderne ». Tout comme le masque muséifié, la ville, sinon le village africain, semble voué à être admiré quand elle est ruine archéologique, sinon elle est envisagée comme espace géographique socialisé opposable à la brousse.

Nous notons, dans les travaux pluridisciplinaires sur la ville de Ouagadougou qui vont de l'ethnographie autochtone comme celui de Dim Delobsom Ouédraogo et exploratoire comme celui de Binger, aux ouvrages de sociologie-anthropologie urbaine et les monographies historiques, en ce qui concerne sa configuration, que la notion de « ville de Ouagadougou » est nouvelle et que la cité de Ouagadougou tient son importance plus de la politique que de sa géographie et son urbanisation est un processus postcolonial. La question, sous ce rapport, est de savoir quand dit-on qu'un territoire résidentiel est une ville ? Qu'est-ce que l'urbanisation ? Et dans le cadre de la ville séculaire de Ouagadougou, quels sont les procès architecturaux et référentiels qui s'attachent à son passage du village capitale d'empire à la ville capitale de république ? C'est dans ce contexte qu'une étude sémiotique, celle de Mafati Gisèle Héma, envisage le discours résidentiel de la ville de Ouagadougou comme un système visuel qui répond aux stratégies d'urbanisation et leurs systèmes de

valeurs, qui se sont succédé au fil des régimes politiques de la colonisation à la Révolution et de la Rectification à la démocratie. La ville n'est pas seulement l'espace de résidence mais la manifestation de l'histoire des rapports sociaux. Nous nous proposons de tenter de renouveler la saisie de la ville de Ouagadougou, dans la perspective post-anthropologique, en nous posant la question de son identité sous l'angle de son discours résidentiel ouvert entre historicité et expressivité.

1. Urbanité postcoloniale de Ouagadougou : préalables pour du sens

L'urbanisation est un concept instrumental polysémique. L'urbanité est le résultat de l'urbanisation. C'est le statut de la ville en tant qu'espace organisé d'interactions. Dans le cadre du changement social, l'urbanisation est un phénomène exerçant des effets sur la structure sociale (Pascale Nédélec, 2017). Mais son parcours définitoire peut se résumer en trois critères structurants : l'exode rural qui présuppose la distinction entre la ruralité et l'urbanité, une forte concentration d'habitants dans les villes, la croissance démographique et le développement spatial de la ville (Hoang Truong, 2014). L'anecdote devenue une antienne de l'ethnographie concernant la rencontre dysphorique entre les attentes urbanistiques de Binger, attentes fondées sur une expérience de villes soudanaises imposantes comme Djenné ou Tombouctou, et le palais impérial de Ouagadougou, offre une porte d'entrée à la découverte de la ville de Ouagadougou précoloniale, une ville plus imposante par son statut politique que par ses envergures urbanistiques (citée par Pierre-Erwann Meyer, 2008 : 26) :

Je m'attendais à trouver quelque chose de mieux que ce qu'on voit d'ordinaire comme résidence royale dans le Soudan, car partout on m'avait vanté la richesse du Naba, le nombre de ses femmes et de ses eunuques. Je ne tardais pas à être fixé, car le soir même de mon arrivée, je m'aperçus que ce que l'on est convenu d'appeler palais et sérail n'est autre chose qu'un groupe de misérables cases entourées de tas d'ordures autour desquelles se trouvent des paillotes servant d'écuries et de logements pour les captifs et les griots. Dans les cours on voit, attachés à des piquets, quelques bœufs, moutons ou ânes reçus par le Naba dans la journée, offrandes n'ayant pas encore reçu de destination.

Le portrait ethnographique de l'empire du Mogho-Naba par le prince du canton de Sao² se présente-il comme une réponse, par la description de son faste politique, aux premiers croquis à vocation cartographique connus de la cité établis par l'explorateur Binger en 1892, qui concluent à un bourg rural d'une quinzaine de « hameaux » disparates de 5 000 habitants ? Le portrait territorial est celui d'un ensemble de « villages- quartiers », terminologie plus proche de la réalité encore en vigueur que le terme de « hameaux », entre lesquels se répartissent des rôles et prérogatives. Leur répartition territoriale va de la centralité des lieux de décision et d'administration à la périphéricité des lieux d'accueil des étrangers et des Mossés des autres entités organisationnelles.

La colonne Voulet-Chanoine, après la défaite des défenseurs de l'empire, procède à la première désorganisation et réorganisation spatiale et politique de la ville en édifiant les espaces de la future gouvernance coloniale avec comme but de placer entre l'autorité

² Dim Delobson Ouédraogo, auteur du premier livre publié par un Burkinabè (1932), était en plus de statut d'auxiliaire de l'administration coloniale, le prince héritier du canton de Sao de l'Empire du Mogho-Naba.

traditionnelle et son armée les nouveaux lieux de pouvoir militaire et civil et, par la suite, les emplacements des missionnaires :

Ces changements spatiaux imposés par l'Administration coloniale déplacent donc le pouvoir et perturbent l'organisation militaire traditionnelle en éloignant le Mogho Naaba de sa garde royale. Quant aux missionnaires catholiques qui arrivent ensuite, ils obtiennent de ce dernier de s'installer au sud du camp militaire. Au sein de cet espace interstitiel coutumier dénommé quartiers Saints ou encore quartier Mission, les religieux se retrouvent entre le pouvoir mossi traditionnel et le pouvoir colonial, dessinant un triptyque des pouvoirs selon un axe nord-sud qui s'écarte de l'organisation spatiale aréolaire traditionnelle et ajoute à la ségrégation socio-spatiale précoloniale déjà bien marquée (Pierre-Erwann Meyer, 2008 : 26).

L'invasion coloniale de Ouagadougou est à l'origine de la première déstructuration et la réorganisation de la cité sous le modèle de la cité coloniale fondée sur le remplacement de la centralité du pouvoir traditionnel et ses structures militaires, administratives et politiques qui se confondent aux quartiers-villages, par la centralité, dans un premier temps, des infrastructures militaires, puis politiques, ensuite religieuses de l'occupation coloniale. Le décentrement du lieu traditionnel de pouvoir se traduit par sa reconstruction plus au Sud pour l'éloigner des unités résidentielles accueillant ses forces militaires. Cette réorganisation serait, à l'état actuel des connaissances, le noyau de la première urbanisation de la cité rurale de Ouagadougou. C'est dire que la force géopolitique de la cité séculaire de Ouagadougou reposait moins sur un imposant complexe architectural que sur un rôle de centre de commandement politique que la ville ne perdra pas jusqu'à nos jours, passant de la capitale d'empire ou royaume, selon les auteurs, à la capitale de l'État multiculturel du Burkina dont l'histoire se construit du régime colonial aux régimes postcoloniaux .

2. L'identité ouverte entre passé et devenir

L'urbanisation postcoloniale de Ouagadougou est un quasi-paradigme de la littérature sur la ville africaine. L'axe sémantique de la configuration résidentielle de la ville-capitale va de la ruralité précoloniale à l'urbanité postcoloniale. Au plan du sens, elle se présente comme une ville dont le discours visuel se dessine entre traditionnalité et modernité. Imprégnée fortement au départ de l'organisation sociopolitique des Mossé de Ouagadougou, la capitale impériale laisse transparaître une architecture qui manifeste moins l'art de construire des édifices que la stratégie d'organiser l'espace comme le reflet topologique de l'organisation socioculturelle. On peut postuler qu'en 1892 au moment de l'exploration de Binger, à la veille de l'invasion coloniale, la cité de Ouagadougou était formée d'un ensemble discontinu de villages-quartiers. Quatre critères définissent le plan de l'aménagement de la capitale du Mogho : a) l'orientation géographique ; b) la nature de la population, c) les compétences dans le cadre de la collectivité ; c) la distance du palais royal.

Sur la base des quatre critères déterminant la configuration sociogéographique de la cité, « Wogdogo »³ regroupait :

³ « Wogdogo » est le toponyme autochtone de la ville. Wogdogo signifie « là où on reçoit des honneurs, du respect ». Ouagadougou est une déformation morphophonologique de « Wogdogo » sous l'influence de sa prononciation en langue dioula. Ce procédé de dioulacisation de toponymes sous

- les quartiers des guerriers : Ouidi, Larlé, Gounghin ;
- le quartier des pages : Bilibambali ;
- le quartier de l'accueil et des manifestations : Samandin ;
- le quartier de la jeunesse : Kamsaoghin ;
- les quartiers des Mossé des autres États : Tampouy, Tanghin et Wogodogo ;
- les quartiers des étrangers : Koulouba, Zogona, Zangouettin (Pierre-Erwann Meyer, 2008 : 26).

Mais au contact de la colonisation, la restructuration de l'espace géographique, la répartition des quartiers en quartiers Saints, traditionnels et européens, la réduction du pouvoir politique traditionnel sur les terres ont bouleversé l'ordre préalablement établi. La terre devint une valeur marchande qui nécessite une sécurisation de la part de ses utilisateurs. Wogodogo devient la ville à cheval entre culture traditionnelle et culture coloniale. Elle est particulièrement perceptible au niveau des habitations où, d'un quartier traditionnel à un quartier européen, l'on peut percevoir des taudis sans assainissement, des constructions hybrides et de l'autre des constructions qui annoncent une ville moderne.

Aux indépendances, Ouagadougou présente la configuration d'une ville à l'architecture disparate et dysphorique. En 1983 le régime révolutionnaire a pour volonté de passer de l'image dépréciatif de « Bancoville »⁴ qui colle à la capitale à l'image de la ville de Ouagadougou avec une architecture plus confiante et empreinte des réalités socioculturelles de la ville dans un projet politique qui privilégie la cité et les logements sociaux. Marqué par l'héritage colonial de la ville bipolaire, ce dynamisme engagé produit néanmoins une architecture à la modernité non homogène, une architecture à cheval entre tradition et modernité.

Toujours dans la dynamique de parfaire l'architecture de la ville de Ouagadougou, l'avènement d'un régime de la Rectification en 1987, en réaction contre un régime trop révolutionnaire, propose une dynamique architecturale où l'utilisateur a la liberté de reproduire ce qu'il estime une création en conformité avec les visées sociopolitiques de libéralisation du moment. C'est ainsi que véritablement autour des années 2010, l'on assiste à l'apogée d'une architecture moderne continuellement en mutation et rattachée plus à la politique qu'à l'histoire culturelle de la ville. Ouagadougou parvient au seuil d'une confusion entre bouleversements politiques et réalités sociales des Ouagalais. Cette période qui coïncide avec l'apogée d'un régime libéral, sème des désillusions dans la création architecturale de la ville où les utilisateurs sont partagés entre modernisation et hybridation architecturale. Se pose alors l'identité de l'architecture de la ville de Ouagadougou, si ce n'est celle d'une identification ouverte entre passé et devenir. En effet, au regard de sa diversité culturelle, l'architecture de Ouagadougou a toujours eu du mal à se stabiliser cependant qu'il a toujours existé une politique de régulation de la cohérence de l'organisation et l'esthétique architecturale et la gouvernance. On peut postuler que le choc culturel colonial aura eu un impact durable sur son architecture et même sur son devenir. Ces aspects sont évoqués par des critiques sans avoir un écho favorable auprès des décideurs et des utilisateurs (Diala Touré, 2002).

l'ère coloniale est au fondement du toponyme contemporain de Bobo-Dioulasso, Banfora, Dédougou, Koudougou.

⁴ Le terme « Bancoville » date des années 1920. Il servait à désigner la capitale du nouveau territoire colonial de Haute-Volta, qui présente une physionomie de cité uniformément construite en banco.

Aussi, comparativement aux Européens, les Africains ne disposent pas des canevas et d'une chronologie de leurs architectures. Cette difficulté est une entrave à l'appréhension de l'architecture des Africains et particulièrement celle de Ouagadougou au Burkina Faso. De même, un cadre législatif endogène pour apprécier l'architecture dans son contexte africain fait défaut. Force est de noter que l'architecture dans un contexte africain se trouve analysée avec les outils d'un contexte européen d'où la difficulté d'aboutir à une quintessence de l'architecture véritablement urbaine, nationale ou régionale. Éloundou (2005) souligne le fait qu'en plus de difficultés urbanistiques, les pays africains, particulièrement ceux de l'Afrique de l'Ouest, baignent dans un modèle architectural dans lequel ils ont du mal à s'identifier :

L'Afrique subsaharienne est devenue un territoire où se sont développées de nombreuses expérimentations technologiques et artistiques sous l'égide des colons. Le patrimoine architectural et urbanistique issu du mouvement moderne en Afrique subsaharienne est de fait assimilé au patrimoine colonial, d'où résultent aujourd'hui les difficultés pour son acceptation et sa compréhension par les populations africaines.

Pour subsumer une architecture à cheval entre tradition et modernité, il est judicieux de se fixer une identité comme boussole afin de s'ouvrir tout en maintenant ses fondements socioculturels, en enracinant le projet architectural de la ville africaine en général et de l'ancienne capitale du Mogho en particulier dans la culture architecturale endogène dont il faut dessiner les contours comme un système signifiant et identifiant : le discours architectural africain et ses visées socio-référentielles.

Conclusion

En passant de la précolonie à la colonisation, puis la postcolonie, Ouagadougou serait passée de la ruralité à l'urbanité. L'architecture résidentielle de la ville de Ouagadougou que présentaient les croquis de Binger à la fin du XIX^e siècle était celle d'un « bourg rural », en référence au modèle européen et aux cités soudanaises. Le statut de centre urbain d'une certaine étendue géographique et démographique serait récent dans les témoignages administratifs et les relations scientifiques pluridisciplinaires. Avant la colonisation, Ouagadougou tenait son statut d'agglomération principale de son rôle de capitale politique. C'est sa violente destruction militaire annonciatrice de la colonisation qui pose les fondements de la déstructuration sociopolitique de ses subdivisions territoriales traditionnelles autour du Palais pour l'avènement de quartiers qui se développent sur la base de projets architecturaux discontinus, entre hybridité de l'alternance taudis et constructions somptueuses et libéralisme de choix architecturaux soucieux d'afficher les disparités socio-idéologiques, qui portent les marques du passage de la stratégie urbanistique d'occupation coloniale aux stratégies urbanistiques postcoloniales de la Révolution populaire, sa rectification pour la démocratie libérale des aspirations architecturales. Il en résulte la problématique d'une identité architecturale par-delà les politiques publiques de l'habitat et en cohérence avec la société moderne des classes et identités sociales

Références bibliographiques

Éloundou, Lazare (2005), « le patrimoine architectural moderne en contexte africain »,
Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines,

- collection voie de la recherche, Paris, Publications de l'institut national d'histoire de l'art. URL : <https://doi.org/10.4000/books.inha.30>.
- Fournet, Florence, Meunier-Nikiema Aude, et Gérard Salem, dir (2008), Ouagadougou (1850-2004). Une urbanisation différenciée, Marseille, IRD Éditions.
- Frapolli & Associé (2015), Catégories majeures de typologie architecturale des bâtiments remarquables ou significatifs, La SEYNE-sur-MER, Éditions Maison du Patrimoine.
- Frobenius, Leo (2000), « Les masques et les sociétés secrètes », Masques, Paris, Musée Dapper [1898].
- Griaule, Marcel (1994), Masques dogons, travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, XXXIII, Paris, Institut d'ethnologie [1938].
- Héma, Mafati (2024-2025), Textualisation et visée socio-référentielle du discours de l'architecture résidentielle de la ville de Ouagadougou, thèse de doctorat, Université Joseph Ki-Zerbo.
- Huys, Viviane, et Denis Vernant (2019), Histoire de l'art, théories, méthodes et outils, Paris, Armand Colin.
- Igue, John (2008), Les villes précoloniales d'Afrique noire, Paris, L'Harmattan.
- Izard, Michel (1970), Introduction à l'histoire des royaumes mossi, Paris Ouagadougou, CNRS-CVRS.
- Jaglin, Sylvie (1995), Gestion urbaine partagée à Ouagadougou : Pouvoirs et périphéries (1983 -1991), Paris, Karthala-ORSTOM.
- Kéré, Basile (1988), Architecture et cultures constructives du Burkina Faso, France, Éditions Maison Levrat.
- Klinkenberg, Jean-Marie (1996), Précis de sémiotique générale, Bruxelles, De Boeck et Larcier, SA.
- Leiris, Michel (1990), L'Afrique fantôme, Paris, Gallimard [1934].
- Lévi-Strauss, Claude (1967), Les Structures élémentaires de la parenté, Paris, La Haye, Mouton.
- Meyer, Pierre-Erwann (2008), « De Bancoville à la ville moderne », Ouagadougou (1850-2004). Une urbanisation différenciée, Marseille, IRD Éditions, p. 25-37.
- Nédélec, Pascale (2017), « Chapitre I. Appréhender l'urbanité et la cidadinité : une étude de cas américaine ». Las Vegas dans l'ombre des casinos, Presses universitaires de Rennes. URL : <https://doi.org/10.4000/books.pur.141907>.
- Oberge, Martine (1994), « Ethnologie urbaine : questions de méthodologie » Ethnologies, 16(1), 43–54. URL : <https://doi.org/10.7202/1083298ar>.
- Ouédrago, Dim Delobsom (1928), « Le Mogho-Naba et sa cour », BCEHSAOF, 11/3, juillet-sept. 1928, p. 386–421
- Ouédrago, Dim Delobsom (1932), L'empire du Mogho-Naba, coutumes des Mossi de Haute-Volta, Préface de Robert Randau, Paris, Domat-Montchrestien.
- Ouédrago, Dim Delobsom (1932), Les secrets des sorciers noirs, Préface de Robert Randau, collection sciences et magie, Paris, Librairie Emile Noury, 1934.
- Sanou, Noël (2012), Le masque bobo comme symbole identitaire et marque d'historicité : ritualisation, textualisation et pragmatique, thèse de doctorat, Université Joseph Ki-Zerbo.

Touré, Diala (2002), Créations architecturales et artistiques en Afrique sub-saharienne 1948-1995, Paris, L'Harmattan.

Truong, Hoang Truong (2014), « Généralités et théories d'urbanisation », La banlieue de Ho Chi Minh-Ville, Presses universitaires de Provence. URL : <https://doi.org/10.4000/books.pup.23752>.